

GENEVIÈVE  
LEFEBVRE

CAROLINE  
ST-HILAIRE  
SE FAIRE ENTENDRE

## Du même auteur

*Toutes les fois où je ne suis pas morte*, Libre Expression, 2017

*Va chercher, L'insolite destin de Julia Verdi*, Libre Expression, 2014

« Rares sont les hommes », dans *Crimes à la librairie*, collectif de nouvelles, Éditions Druide, 2014

*Dis oui*, Libre Expression, 2013

*La Vie comme avec toi*, Libre Expression, 2012

*Je compte les morts*, Libre Expression, 2009

GENEVIÈVE LEFEBVRE

CAROLINE  
ST-HILAIRE  
SE FAIRE ENTENDRE

*À vous, toutes celles et tous ceux qui faites votre part,  
et particulièrement à toi, Maka, l'amour de ma vie,  
qui aura fait de moi une meilleure personne.*

## Prologue

D'aussi loin que je me souviens, la politique a fait partie de ma vie.

Enfant, je suivais mon père dans ses tournées de porte-à-porte, à l'époque où il était conseiller municipal à la ville de Longueuil. J'adorais ça.

Moi qui étais si timide, si introvertie, dès qu'on entrait chez les gens, je me transformais ; j'intervenais dans la conversation, je posais des questions, j'avais des opinions. J'en avais tellement que mon père me disait : « Caroline, tais-toi, c'est moi, le candidat ! »

Au fond, ça le faisait rire, et il était fier de moi.

Plus tard, quand je me suis lancée en politique « pour vrai » et que j'ai brigué la députation de Longueuil à la Chambre des communes sous la bannière du Bloc québécois, c'est lui qui m'a accompagnée dans mes expéditions de porte-à-porte. Et c'est moi qui lui disais : « Papa, tais-toi, c'est moi, la candidate ! »

Toute mon enfance, j'ai vu mon père se dévouer pour « son monde ». Je l'ai vu quitter la maison familiale

pour aller ramasser lui-même des sacs à ordures oubliés par les éboueurs quand un citoyen appelait à la maison pour s'en plaindre. Il était comme ça, mon père... Ça laisse des traces. Pour moi, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus fondamental, la politique, c'est ça : prendre soin de son monde.

Je suis entrée en politique en surprenant les gens, animée par le désir de changer le monde, mais surtout avec celui d'emmener « mon monde » avec moi. Quand je me suis présentée pour la première fois, comme candidate du Bloc, mon slogan de campagne était représentatif de ce qui m'était le plus cher : « Je veux amener Longueuil à Ottawa. »

C'est ce que j'ai fait. Chaque fois que je prenais le train en direction de la capitale fédérale, *j'emmenais Longueuil à Ottawa*. Parmi tous les dossiers qui m'ont été confiés – de la condition féminine aux sports, en passant par les transports, les droits de la personne, en plus de mon rôle de leader parlementaire adjointe –, Longueuil et ses citoyens, c'était *mon* dossier, celui qui me tenait le plus à cœur.

Si j'ai pu remplir pleinement mes tâches en me sentant chaque jour plus forte, plus compétente et mieux armée, c'est parce que je n'étais pas seule. J'étais avec « mon monde ». Chacune de leurs voix, dans l'urne, était un vote de confiance pour la jeune femme de vingt-sept ans que j'étais et qui avait tout à apprendre.

J'ai appris.

J'ai appris à écouter avant de parler, à laisser passer du temps avant d'émettre une opinion « à chaud », j'ai appris que c'est dans les soupers que s'élaborent les meilleures stratégies, j'ai appris la joute parlementaire, les règles écrites, celles qui ne l'étaient pas, les jeux de coulisses, les alliances, le respect de l'adversaire et les coups bas de ses propres troupes... J'ai découvert la camaraderie et

la solidarité avec mes jeunes collègues députés – Pierre Brien, Richard Marceau, Stéphan Tremblay, Bernard Bigras –, nous que la presse a tout de suite surnommés les « New Kids on the Bloc », parce que nous n’avions pas trente ans et que nous étions pleins de fougue et d’idéaux. J’ai appris les mille et un rouages de la politique, la toute petite et la très grande, me fiant aux conseils et à l’amitié de mentors influents. Je me suis découverte féministe sur un terrain de golf grâce à la sénatrice Lucie Pépin, qui m’a prise sous son aile et m’a « parlé dans le casque ». Et c’est dans l’énergie de l’opposition, entre une question en chambre et un *scrum* tumultueux – ces mêlées où les politiciens sont entourés par la presse – que j’ai reconnu ma vraie nature : batailleuse quand j’étais convaincue, impertinente devant les abus, baveuse face au *statu quo*.

J’ai aimé la politique. Elle m’a permis d’être dans l’action.

J’ai aimé le pouvoir. Pas le pouvoir dans l’absolu, mais celui qui donne les moyens d’agir. J’ai aimé « pouvoir ».

Et j’aime revenir à ma vie de simple citoyenne, elle me donne la possibilité de reprendre la parole. Une parole libre de contraintes et affranchie du décorum nécessaire à la fonction d’élue.

En vingt ans de vie publique et politique, j’ai rencontré des gens extraordinaires, des êtres d’exception qui m’ont obligée à réfléchir, à changer d’idée, à débattre, à agir et surtout à donner le meilleur de moi. En arrivant à Ottawa, j’étais jeune, naïve et sans aucune expérience. Ils m’ont conseillée, aidée, ils m’ont poussée à faire mieux, à faire plus, à continuer de croire en ce que la politique a de plus noble, de plus essentiel. J’espère leur rendre hommage dans ces pages.

De tous ces apprentissages, j’ai acquis une certitude : si la passion ne garantit jamais le succès, sans passion, rien n’est possible.

Je sors de la politique de la même façon que j'y suis entrée, en surprenant les gens, animée plus que jamais du même désir de changer le monde, de faire ma part, et une fois de plus de le faire avec « mon monde ».

Ces récits, qui couvrent vingt ans de vie politique, m'ont permis un rare et précieux moment d'introspection, une occasion unique de me raconter, à cœur ouvert. Ils sont aussi une façon de transmettre, avec humilité, ce que j'ai appris, autant au Parlement canadien qu'à la mairie de Longueuil. Pour la femme, l'amoureuse, la mère, la citoyenne que je suis, les enseignements de ces vingt dernières années sont précieux.

Et les partager avec vous, c'est encore le meilleur moyen de vous garder près de moi.

## I

### « Le confort piège les esprits légers »

22 février 2017, 11 h 57. À quelques mètres de moi, la salle de réception du club de golf du Parcours du Cerf est pleine à craquer. Tous les joueurs d'envergure de la vie économique et sociale de la région y sont réunis pour mon dîner annuel de mairesse à la Chambre de commerce.

Dans quelques minutes, je dois leur expliquer ma vision – et celle de toute mon équipe – pour l'avenir de Longueuil, la ville qui m'a vue grandir et que je dirige depuis maintenant huit ans. C'est une vision ambitieuse, limpide, qui met le citoyen au cœur de son développement, tout en faisant une large place aux nouvelles technologies, au développement durable, à l'écologie, à une économie vigoureuse et à un urbanisme qui prend soin de l'humain.

Est-ce que les citoyens en seront heureux ? Je l'espère.

Est-ce que mon plan plaira à tout le monde ? Bien sûr que non.

Avec le temps, j'ai fait la paix avec l'idée qu'il est impossible de réconcilier les intérêts de tous, qu'on sera forcément critiqué, parfois avec raison, et que les débats font

partie du processus pour avancer, pour s'améliorer. Je sais maintenant que même quand c'est ardu, il faut essayer et se lancer à l'eau, quitte à boire quelques tasses en route. On se trompera, c'est inévitable, mais ce n'est pas la fin du monde de se tromper...

La veille, j'ai choisi ma tenue, un pantalon noir, des bottes à talons hauts et un veston turquoise, éclatant, fait sur mesure par une designer de ma ville : Anisong Sundara. C'est elle qui confectionne les vêtements des moments importants de ma vie : quand j'ai dit oui à Maka, c'est elle qui avait fait ma robe de mariage. Je suis aussi allée me faire coiffer chez Sylvain, mon coiffeur qui endure mes doutes, courts, frisés, droits, montés... Un autre combat de ma vie : mes cheveux. Moi qui suis de nature plutôt *tomboy* et qui n'ai jamais cultivé la coquetterie, j'ai appris que l'on scrute toujours l'apparence des femmes dans la vie publique. Autant en profiter pour mettre en valeur les talents d'ici, ce qui me réconcilie, un peu, avec la pression d'avoir à me conformer.

Quelques minutes avant ce discours, un des plus difficiles de ma vie, je me place à l'écart. J'ai besoin de silence, de me concentrer et, surtout, de contrôler ma respiration, ma foutue respiration ! Dans quelques minutes, je vais annoncer que je ne me représenterai pas aux élections municipales de novembre pour briguer un troisième mandat à la mairie de Longueuil.

Je quitte la politique.

Après vingt ans d'une relation aussi exigeante qu'heureuse avec cette dernière, je m'en vais.

Ceux qui ne me connaissent pas vont s'étonner de cette décision qui semble contre nature puisque tout va bien : pas de scandale, pas de remise en question de mes compétences, pas de problèmes dans ma vie personnelle.

Ceux qui me connaissent ne sont pas surpris de me voir partir après deux mandats ; ils savent que je déteste le

confort, que je le redoute, justement parce qu'il est trop... confortable !

« Le confort piège les esprits légers », me répète toujours Maka, l'homme de ma vie.

Cette peur d'être piégée, c'est typique chez moi.

Comme toutes les fois où j'ai quitté quelque chose ou quelqu'un dans ma vie, ma décision vient d'abord de mon instinct. Je « sens » qu'il est temps, avant même de pouvoir m'en expliquer les raisons. Cette pulsion, ce « ressenti » aussi puissant qu'inexplicable, rend Maka (et quelques autres...) complètement fou, lui si cartésien. Je n'y peux rien, c'est un processus et, une fois qu'il est enclenché, c'est un train qui avance et qui ne recule jamais.

Quand je verbalise une telle décision, je sais que Maka sera dans la logique de *challenger* mon instinct. Nous irons alors marcher ensemble pour en discuter. C'est toujours en mouvement, en regardant la route devant nous que nous avons nos meilleures conversations, que nous sommes les meilleurs conseillers l'un de l'autre. Et si je veux gagner un argument, je n'ai qu'à emprunter un chemin plein de côtes où je sais qu'il aura du mal à suivre mon rythme de fille qui fait tout en accéléré !

« Si tu t'en vas, ne le regrette jamais », m'avait-il dit au sommet d'une pente, à bout de souffle. Venant de lui, qui a immigré deux fois sans jamais le regretter, ces paroles valent leur pesant d'or. C'est la force de notre union. Il remet en question mon instinct, sans jamais douter de sa validité. Il m'oblige à réfléchir à ma démarche, à éviter un coup de tête ou un emportement de l'ego. Ses questions ancrent mes décisions dans le rationnel.

Lui, il était d'avis que je n'avais pas fini ce que j'avais commencé, il me trouvait bonne dans ce que je faisais, dans ma façon de le faire. Il voulait que je pense à prendre soin de mes collaborateurs. J'avais conscience qu'à la suite de mon départ plusieurs personnes de mon entourage

perdraient leur emploi. Je me sentais responsable d'elles, et la culpabilité pesait lourd sur mon cœur.

Nous avons marché beaucoup avant que je sois certaine de ne pas vouloir me représenter. Nos dix mille pas par jour, on les a faits, facile, facile ! Et au bout de nos pas, Maka a compris que c'était trop fort et que je devais partir pour répondre à cet appel, même sans savoir ce qui m'attendait « après ».

Maka ne m'a jamais retenue, jamais. Pas une fois depuis qu'il est dans ma vie il n'a essayé de me contraindre ou de m'empêcher d'avancer. S'il me questionne, c'est pour s'assurer que je n'ai aucun regret, que j'ai soulevé toutes les pierres avant de prendre une décision. Et ultimement, ma confiance en lui est le gage de sa confiance en moi.

Mon moment charnière dans mon cheminement, ç'a été mon dernier budget, celui du 10 décembre 2016.

J'avais un beau budget, magnifique, presque parfait. On ne gelait pas les taxes, mais on était à 0,5. On annonçait plein de bonnes nouvelles, la Ville était sur une lancée d'envergure avec le projet Longueuil 2035, qui aurait des répercussions bénéfiques autant sur la vie quotidienne des citoyens que sur la vitalité économique de la municipalité. Un miracle d'équilibre et d'audace. Les gens ne s'imaginent pas à quel point c'est un travail titanesque d'arriver à concilier les deux.

C'était une conférence de presse « facile » ; ça roulait tout seul, une bonne nouvelle après l'autre, j'étais détendue, je m'amusais.

C'était aussi la journée où la condamnation de Gilles Vaillancourt était rendue publique... Malgré le travail exceptionnel de toute une équipe pour présenter un budget qui était à l'avantage des citoyens, tout ce qui intéressait les médias, c'était mon opinion sur cette condamnation. Je ne voulais pas commenter ce que la justice réservait à Gilles Vaillancourt. D'abord, je n'y connais rien, je

ne suis ni avocate, ni juge, ni chroniqueuse judiciaire. Et puis, je me désolais que les malversations liées à cette condamnation portent ombrage à l'ensemble du monde municipal. Ça laissait une sorte de parfum nauséabond qui éclaboussait tous les autres maires, comme si nous étions tous corrompus, et ça occultait la valeur de ceux qui font du bon travail, de façon intègre.

Je savais pourtant que la condamnation de Gilles Vaillancourt prendrait toute la place dans *ma* conférence de presse. J'étais consciente que les heures et les efforts qu'on avait mis sur le budget disparaîtraient au profit de cette sentence spectaculaire qui ferait les manchettes et l'ouverture du bulletin de nouvelles du soir. Les médias ne sont jamais intéressés par ce qui va bien, par les efforts de ceux qui se fendent en quatre pour que les citoyens soient bien servis. Pour démotiver ceux qui ont envie de faire partie de la solution au lieu de s'en mettre plein les poches, c'est dur à battre ! Nous ne sommes pas tous des Gilles Vaillancourt, mais ils sont tellement plus intéressants pour les médias.

Après la conférence de presse, je suis revenue à mon bureau et je me suis dit : « Wow, si tout ce qui les intéresse, c'est ce qui va mal, il va falloir que je trouve une autre motivation que celle du travail bien fait pour passer à travers quatre autres années. »

J'avais peur.

Peur de moi. Je ne suis pas stimulée par ce qui roule tout seul. Je me voyais aller depuis quelque temps et, justement parce que tout était devenu trop facile, je sentais que la petite poupée russe nichée au fond de toutes les autres avait envie de libérer sa parole, de cesser de marcher sur des œufs, de retrouver sa liberté. La jeune femme passionnée et frondeuse de 1997 à 2008, quand j'étais dans l'énergie combative de l'opposition au Bloc, la fille qui fonce sans avoir besoin de faire attention au protocole tout

le temps, elle avait envie de revenir, elle piaffait d'impatience. C'était fort, et j'avais peur que ça sorte tout croche.

C'est dangereux de s'asseoir sur ce qu'on croit acquis. C'est là qu'on devient arrogant, qu'on relâche la rigueur, qu'on se croit en sécurité. On ne l'est pas. Il ne faut pas l'oublier.

Je n'ai pas parlé de ma réflexion sur mon départ à beaucoup de monde. Françoise David venait de quitter la politique et je craignais qu'on dise : « Encore une femme qui part, c'est dur, la politique. » Laissant entendre que c'est plus dur pour une femme, que c'est *trop* dur pour une femme et que nous n'avons pas « ce qu'il faut » pour nous y impliquer. Il était hors de question que mon départ puisse être perçu comme un découragement devant la difficulté, devant les défis quotidiens d'une vie consacrée au métier de politicienne.

Après l'annonce de mon départ, c'est d'ailleurs la première chose que m'a dite le journaliste Patrice Roy en entrevue : « C'est dur, la politique. » Devant les caméras du direct, je me suis retenue.

Ce que j'aurais voulu – et peut-être dû – lui dire, c'est que non, je n'ai pas trouvé ça « dur », la politique. Et surtout, j'aurais voulu lui demander s'il aurait dit ça à un homme, mais je ne l'ai pas fait.

La politique est exigeante pour tout le monde, y compris pour mes collègues masculins. Mon travail en politique, autant sur la scène fédérale que municipale, je l'ai adoré : l'adrénaline, l'action, les jeux de coulisses, les stratégies, les débats – même féroces, surtout féroces ! –, l'apprentissage de dossiers complexes, la découverte de réalités dont on ignorait tout, l'avancement de grands projets, les heures impossibles, le cœur qui bat quand on prend la parole pour poser une question en chambre ou quand on se présente au conseil municipal pour défendre des objectifs qui nous sont chers, la fréquentation quotidienne des citoyens qui

nous rappellent (et ils font bien), inlassablement, même quand on n'en peut plus, même quand on est épuisés, qu'ils nous ont élus pour que nous soyons à leur service, et pas l'inverse...

Oui, de la politique, j'ai tout aimé.

Si je la quitte, ce n'est pas parce qu'elle a été trop dure. Ni parce que je suis malade ou que je veux passer plus de temps avec les miens. Si je m'en vais, c'est pour moi.

Pour la femme que je suis et qui a envie de se retrouver et de s'appartenir avant d'entamer un nouveau chapitre de sa vie.

Lequel? Au moment d'écrire ces lignes, je n'en ai aucune idée.

Maka m'a posé la question pendant des semaines, m'interrogeant sans relâche sur mes motivations. « Tu veux t'en aller, d'accord, mais pour faire *quoi*? As-tu un plan, une idée, un désir? Que vas-tu faire qui te passionnera autant que la politique? » Pendant toute ma période de réflexion, je n'ai pas eu de réponse à ces questions.

Et au moment où je marche vers le micro de la salle pleine à craquer du club de golf pour annoncer à mes citoyens que je quitte la vie politique, je n'en ai toujours pas, et à mon grand étonnement je constate que ça n'a aucune importance. On verra.

Même si j'ai pesé le pour et le contre de toutes les façons possibles et imaginables, même si j'ai répondu à presque toutes les interrogations de Maka, qui sait si bien sonder mon cœur pour en extraire les motivations profondes, quand je m'avance vers le micro pour rendre ma décision publique, irrévocable, j'ai le vertige.

Je tremble, j'ai le cœur qui bat fort et je me répète en boucle: « Faut pas que tu pleures, faut pas que tu pleures. » Et puis, en un instant, je revois la gamine que j'étais, celle qui avait tout à apprendre, tout à vivre, et je suis ébahie: que de chemin parcouru!

\* \* \*

CAROLINE CITE TOUJOURS une chanson de Charles Aznavour qui dit qu'« il faut savoir quitter la table lorsque l'amour est desservi ». C'est une métaphore formidable, pas juste pour l'amour dans un couple, mais pour l'amour d'une fonction, d'un travail, d'un engagement.

Il y a eu une époque où les gens entraient en politique et y faisaient carrière toute leur vie. Nous, la jeune génération, on ne fait plus ça, durer pour durer. On prend des projets, on les porte jusqu'à ce qu'ils soient terminés. Et si le cœur n'y est plus, il faut partir.

J'ai travaillé pour beaucoup de « politiques ». L'ivresse du pouvoir, ça existe.

Jamais chez Caroline.

Elle ne voulait pas rester pour un salaire, pour un *standing*, elle ne se nourrit pas du pouvoir. Elle se nourrit de l'accomplissement des projets et elle se remet toujours en question. Dans toutes ses décisions, il y a toujours une part de doute qui fait partie de sa logique de réflexion.

Son départ s'est fait dans une grande sérénité. Pas seulement parce qu'elle a le sentiment du devoir accompli, mais parce qu'avec tous les projets qu'elle a menés à terme, elle a fait l'illustration que le devoir était vraiment accompli. Elle sentait qu'elle avait les coudées franches.

J'ai vu Caroline à son plus fragile quand elle a annoncé son départ à ses plus proches collaborateurs et collaboratrices. Je sentais une grande vulnérabilité. Caroline savait que la conséquence première de son départ pour son entourage, c'est qu'il perdait sa job. C'était lourd à porter pour elle.

Mais le matin de son discours devant la Chambre de commerce, elle était solide comme un roc. Elle savait que ses raisons étaient les bonnes.

SOPHIE VILLENEUVE,  
vice-présidente de Catapulte (boîte de communication),  
ex-attachée politique de Stéphane Bédard  
(député du Parti québécois).  
Conseillère stratégique pour les deux départs politiques  
– celui du Bloc et celui de la mairie – de Caroline.

# *L'intégrité, l'honnêteté, l'engagement, c'est une question de valeurs, pas de fonction.*

À travers le récit des grandes étapes de son parcours et de ses engagements, ponctué d'interventions de quelques-uns des témoins de sa vie, Caroline St-Hilaire se raconte avec humour et sensibilité, tout entière dans son désir d'encourager les femmes à participer à la vie politique.

De son enfance déjà politisée jusqu'à sa vision de la société aujourd'hui, Caroline s'ouvre avec générosité sur sa surdité, son ascension fulgurante de jeune députée à mairesse de Longueuil, l'influence de ses mentors professionnels et celle de son entourage personnel, les femmes qui l'inspirent, la façon dont la politique se pratique et se vit de l'intérieur, sa découverte de la course à pied et sa rencontre avec l'homme de sa vie.

Caroline St-Hilaire, une femme humaine et vibrante, un récit pour contrer le cynisme politique ambiant.



Romancière, scénariste et chroniqueuse, Geneviève Lefebvre écrit pour le papier, la télévision et le grand écran. Elle a publié cinq romans et signe ici sa première biographie.